

Archéocivilisations et genres de vie

LA LECTURE du premier numéro d'*Ethnologia Europaea* a fait au spécialiste — hélas ! chevronné — que je suis, l'effet d'une bouffée d'air nouveau balayant enfin l'atmosphère confinée dans laquelle est maintenu, depuis un quart de siècle, notre secteur de recherches. Grâce en soient rendues à mon vénéré collègue Sigurd Erixon et aux jeunes animateurs qu'il a su grouper dans cette équipe. Enfin on ne se contente plus d'amonceler des tonnes de matériaux bruts et de les classer comme des papillons morts épinglés dans des boîtes vitrées : enfin on lance des idées, on discute des méthodes et des concepts fondamentaux d'une science. C'est donc très volontiers que je réponds à la demande de M. de Rohan-Csermak, qui m'a proposé de commenter certaines notions générales peu familières aux « folkloristes » d'antan.

J'ai fort apprécié, dans la communication de M. de Rohan-Csermak, son analyse d'un cas concret où, partant de la présentation d'un montagnard pyrénéen, il s'élève, de groupe en groupe, et à travers l'histoire médiévale de cette région, jusqu'à l'unité humaine dont ce sujet est, comme nous tous, un représentant. Il est, en effet, excellent d'évoquer, à l'occasion d'une de ces hautes vallées, la vie ancienne qu'à bien des égards elles prolongent en plein 20^e siècle. Pourquoi ? Parce que le genre de vie de ces montagnards n'avait, hier encore, qu'à peine changé.

Et d'emblée nous voici devant cette notion-mère : le *genre de vie*. Que faut-il entendre par là ? Le créateur de ce concept était un géographe du début du siècle, Vidal de la Blache. Le genre de vie était, à ses yeux, *un ensemble cohérent d'activités grâce auxquelles un groupe humain tire d'un certain milieu physique les moyens de sa subsistance et de sa survie*. A l'époque, Vidal voulait, par ce concept nouveau, réagir contre le déterminisme géographique trop simple, trop direct, préconisé par Ratzel et son école.

L'idée était juste. Les collectivités n'ont pu durer, depuis les débuts de la Préhistoire, qu'en se constituant des ensembles de façons d'agir aussi rigoureux et cohérents que le sont les instincts d'une espèce animale. Il y eut, d'ailleurs, beaucoup d'instincts rémanents dans les très anciens genres de vie. Mais les techniques grandissantes ouvraient progressivement des champs nouveaux aux activités humaines. Et, dans ces secteurs auxquels l'instinct n'était plus adapté, il fallait des règles, à peine variables : ce furent les *traditions*. Que faut-il entendre par là ? *Est tradition tout ce qu'une génération transmet à la suivante, oralement ou par l'exemple*, les jeunes vivant et agissant auprès des vieux, et comme les vieux. Ce ne sont pas simplement des habitudes : l'habitude est une économie de forces, un appauvrissement de la conscience. La tradition, au contraire, en ce qu'elle est exemplaire, est une mobilisation de toutes les aptitudes personnelles pour renouveler un exploit, recommencer la réussite de l'« ancien » que l'on a pris pour modèle.

Un genre de vie d'autrefois était un corps vraiment organique de traditions. Comment acquérait-il ce caractère organique ? Par l'unanimité spirituelle des sujets agissants. Chacune des traditions composant le genre de vie exprimait secrètement une même conception de l'univers et de la vie, — l'exprimait au point d'en être le symbole. Ainsi tout l'être, spirituel autant que physique, était inclus dans certaines manières traditionnelles de vivre et d'agir.

Tel était certainement le cas des Pyrénées du Moyen-âge évoquées par M. de Rohan-Csermak à propos de son montagnard du 20^e siècle. Mais cette remontée dans le temps doit-elle s'arrêter à l'époque médiévale ? Je n'hésiterai pas à dire : non.

L'implantation caractéristique de populations à cheval sur les deux versants d'une même chaîne de montagnes ne date point du Moyen-âge, mais nous mène plus loin, beaucoup plus loin dans le passé, jusqu'à l'Age du Bronze et à son optimum climatique. C'est même encore auparavant que les ancêtres des Basques dressèrent, sur les alpages de la future France et de la future Espagne, leur monuments mégalithiques. Périodiquement, des Ibères descendirent des Pyrénées pour peupler notre future Gascogne, au point que les Celtes, s'ils traversèrent ces terroirs, ne purent jamais s'y implanter.

On voit donc que les originalités de cette ethnie montagnarde cachent leurs racines loin, très loin dans la Protohistoire, et peut-être même dans la Préhistoire. Et c'est ce que nous appelons *archéocivilisation*.

POURQUOI LA PRÉHISTOIRE — du moins en ce qui concerne l'Europe — ne débouche-t-elle pas directement sur l'Histoire ? Que signifie ce terme intermédiaire de Protohistoire ? A mon sens, il désigne un état des cultures qui est à l'origine des faits que nous avons à étudier. Je m'explique. Dans cette même revue, M. Alberto Cirese a consacré des remarques fort pertinentes aux notions d' « altérité et dénivellement culturels dans les sociétés dites supérieures ». Il a très justement souligné que « les traditions populaires » ne se distinguent qu'en s'opposant à des faits de civilisation concomitants, contemporains, propres à des couches « supérieures » de la même population. L'analyse qu'il en a faite révèle maints aspects subtils de cette juxtaposition. Mais, en gros, j'ai pour ma part dès longtemps proposé de considérer que l'on est, là, en présence d'un *dualisme culturel*¹.

1. A. Varagnac, Cultures dissociées et cultures homogènes. In : *Hommage à Marc Bloch*, fasc. 2. Annales d'histoire sociale (Paris), vol. 8 (1945), pp. 95-102.

Ce dualisme a commencé par l'invention, à partir du milieu du 4^e millénaire av. J.-C., d'un moyen nouveau, inédit, de conserver et de transmettre la pensée : les écritures². Cette innovation était elle-même l'aboutissement d'un phénomène sans précédent : la création des villes. Depuis environ deux millions d'années nos prédécesseurs dans la lignée humaine n'avaient cessé d'être essentiellement des chasseurs, trouvant un appoint dans la pêche et la cueillette. Vers — 9000, la fonte des grandes calottes glaciaires avait incité nos ancêtres à tenter d'autres essais. Dans le Nord, ils devenaient surtout pêcheurs. En Orient, ils commencèrent à domestiquer chèvres et moutons sauvages, à récolter des graminées, puis à les semer. *Prédateur* en ce qu'il tuait ou ramassait ses nourritures, l'homme devenait *producteur*, de viandes par l'élevage, de grains par le travail du sol. Jamais encore une révolution des façons de vivre et d'agir n'avait été aussi complète que ce « Néolithique ». L'homme était enfin libéré du dégradant tête-à-tête quotidien avec la bête sauvage dans des luttes à mort : ce nouveau genre de vie l'associait principalement non plus au monde animal, mais — à travers la flore — aux grands cycles des saisons, donc à l'univers astral : c'était même une ouverture vers le divin. L'homme échappait à la hantise quotidienne de la famine obligeant au meurtre. L'aventure quotidienne faisait place au travail régulier, incessant. Les nourritures s'entassaient dans les silos, et la nécessité de « faire la soudure » avec la récolte suivante apprenait à chacun à compter et à mesurer. C'était comme si, lentement, les anciens chasseurs avaient été transportés dans un nouveau monde.

Il en résulta d'autres structures sociales, d'autres équipements matériels, et très vraisemblablement tout un corps d'autres mythes. L'existence s'organisa sur la base de la communauté villageoise se suffisant à elle-même et régissant strictement les vies individuelles. Cette autogestion était indéfiniment viable : la terre battue ou cuite, le bois, le silex, les cuirs et pelages fournissaient tous les matériaux techniquement indispensables, et le paysan était son propre artisan. Le village démarrait pour l'éternité, et c'est bien ce qu'a exprimé toute la civilisation égyptienne.

Mais, tandis que des familles de plus en plus nombreuses s'enfouissaient ainsi dans la campagne, l'apport des récoltes au temple du dieu (bienfaisant propriétaire) y créait un trésor ; le trésor, une muraille ; la muraille, une cité artisanale et bientôt commerçante, puis bancaire ; et les nécessités convergentes de l'atelier, du magasin et du crédit créaient finalement le scribe et son bien mystérieux : l'écriture. Au sein des villes, la poterie avait suscité la métallurgie ; celle-ci, la roue et les chars ; les chars, l'attelage, donc une nouvelle force motrice. Et la construction de temples et de murailles avait créé l'esclave, c'est-à-dire l'ennemi vaincu mais épargné comme bête de somme : l'homme devenu simple moteur musculaire. Enfin la navigation sur le Nil, où les vents

2. Cf. *L'homme avant l'écriture*. Paris, 1959.

sont longuement réguliers, avait donné l'idée de la voile. Que de sources d'énergie nouvelles dans cette existence des cités ! A la révolution néolithique, agraire, succédait une révolution énergétique, urbaine.

Est-ce qu'elle lui *succédait* ? Non pas : elle s'y *superposait*. La ville avait certes besoin de la campagne. Mais, puisque la campagne néolithique produisait régulièrement les céréales et les troupeaux pourquoi rien y changer ? Pourquoi y introduire les techniques du métal et les raffinements de la ville ? Et la campagne pensait de même : on payait l'impôt ; point de famine ; et le roi avec ses soldats protégeait des ennemis. Tel fut le point de départ des cultures *dualistes*, lettrées-illettrées, mi-partie urbaines et rurales, qui firent l'antiquité classique et les grandes civilisations nationales occidentales jusqu'au 20^e siècle.

J'ai naguère consacré un livre³ à démontrer que la civilisation profonde de nos paysanneries prolongeait encore un état de choses néolithique. M. Leroi-Gourhan l'a récemment confirmé dans son premier chapitre de *l'Histoire générale des Techniques*⁴ : il signale qu'à partir de la création des villes, « la dissociation est à peu près complète, dans l'évolution des techniques, entre la cité d'où sortent les innovations et la campagne qui ne bénéficie que très tardivement d'une partie des progrès techniques [...]. Sur le plan techno-économique, les civilisations ont donc, pendant la période de leur premier développement (cela restera vrai en bien des régions jusqu'à l'époque moderne) une double structure : la cité qui dispose de toutes les acquisitions techniques et les promeut et les campagnes qui possèdent le dispositif "néolithique" fondamental, c'est-à-dire un habitat groupé à éléments familiaux identiques, l'agriculture et l'élevage [...]. Ces deux strates dans le même système ethnique correspondent à une formule d'équilibre techno-économique ». C'est bien la culture de cette strate inférieure que j'ai proposé d'appeler « archéocivilisation ».

Tandis qu'en Orient, puis en Méditerranée, se créait ainsi l'Histoire, les peuples périphériques, qui ne connaissaient ni villes véritables ni écriture, poursuivaient le cours de leurs cultures profondément *homogènes*. Comme des auteurs classiques en avaient parlé, il fallut bien que les archéologues les désignent d'un terme autre que « Préhistoire », mot qui s'applique aux temps où aucune écriture n'existait : c'est ainsi qu'est né le concept de Protohistoire.

Le déclin des empires a conduit les barbares dans Rome. A partir du 5^e siècle de notre ère, tout — sauf Byzance et la Chine lointaine — replonge dans la Protohistoire. Pendant des siècles, l'écriture ne sera plus le fait de scribes, mais de moines, qui auront la même foi que le peuple illettré. Du haut

3. *Civilisation traditionnelle et genres de vie*. Paris, 1948.

4. Série publiée sous la direction de Maurice Daumas. Premier volume, *Les origines de la civilisation technique*. Paris, 1962, p. 68.

en bas de la hiérarchie sociale, la culture sera foncièrement traditionnelle, principalement orale et vécue.

Mais peu à peu les Lettres reprendront leur empire. Plusieurs « renaissances » se succéderont, rétablissant progressivement un dualisme culturel. Enfin, au 16^e siècle, la pensée mathématique de la Grèce, puis des Arabes, commencera de germer en Europe occidentale. Au 17^e siècle, c'est une innovation spirituelle aussi riche de conséquences que naguère l'écriture mésopotamienne : après Galilée, ce sont Viète, Désargues, Descartes et Fermat qui inaugurent la science mathématique, au moment même où naît en Angleterre la science expérimentale⁵. Pascal entreprend des applications scientifiques. Elles vont mûrir au 18^e siècle, et provoquer l'explosion industrielle : la vapeur.

Alors commence l'accélération de découvertes où nous sommes nous-mêmes engagés tête baissée. Si la naissance des villes aux 5^e et 4^e millénaires suscita une première révolution énergétique, nous en vivons actuellement une seconde, prodigieusement plus rapide. Elle a, sur les genres de vie, des effets qu'il est indispensable d'analyser.

JUSQU'AUX SCIENCES APPLIQUÉES, les genres de vie, aristocratiques ou populaires, étaient essentiellement traditionnels, car il s'était établi des traditions littéraires, aussi impérieuses que les traditions illettrées. Il était de bonne compagnie d'émailler ses propos de citations latines, alors que les paysans assaisonnaient leurs entretiens de proverbes. Cette dualité traditionnelle s'est perpétuée jusqu'à la première guerre mondiale.

Le caractère industriel de cet interminable conflit, et l'énorme élan qu'il donna à toute la production usinière emplirent les esprits de telles nouveautés que citations classiques et proverbes populaires devinrent, en même temps, hors de saison. La réglementation étatique s'était énormément développée dans tous les pays. Or, tout ce qui tombe sous le coup d'un règlement, comme tout ce qui est science appliquée, cesse par là même d'être traditionnel. De plus en plus, le détail quotidien de nos existences entre dans ce jeu nouveau. Chaque métier avait ses traditions orales et musculaires de fabrication : désormais, les productions sont calculées par des ingénieurs. Les usages réglaient en bonne partie le commerce, la circulation des gens et des biens : désormais, ce sont des textes élaborés sur statistiques, que l'on demande même aux ordinateurs électroniques. Sans doute, les vies familiales continuent, mais combien les

5. Cf. John U. Nef, *The Genesis of Industrialism and of Modern Science. In : Essays in Honor of Conyers Read*. Chicago, 1953, pp. 200-269.

mœurs se transforment ! En bref, les usages durent à présent moins que le passage d'une génération à la suivante : ce ne sont donc plus des traditions ; nos façons de vivre tendent à se confondre avec nos modes.

Ainsi nos genres de vie prennent partout un caractère sans précédent : la variabilité. Pour choisir des exemples dans l'économie française, des milliers de mineurs lorrains de quarante ans doivent actuellement retourner dans une école technique pour apprendre à devenir fraiseurs ou ajusteurs. L'ingénieur sorti d'une grande Ecole nationale se voit, au même âge, condamné au chômage par la concentration industrielle, l'automatisation, ou par la priorité attribuée aux jeunes formés par un enseignement scientifique plus récent.

Qu'est-ce à dire ? Que nos genres de vie modernes perdent leurs deux caractéristiques classiques : la cohérence et la stabilité. Le progrès industriel survolté suscite des phénomènes de désintégration et de déséquilibre. Or, ne nous y trompons pas : *l'intégration et la continuité ont été jusqu'à présent les deux tendances intimes de toute civilisation.*

Qu'on ne nous prenne pas pour quelque avocat du passé. Nous vivons la seconde révolution énergétique, sans doute plus terrible mais combien plus exaltante que la première ! L'électricité, le pétrole, les gaz naturels, les fusées, l'atomisme et la conquête des espaces interplanétaires, quelle gerbe de miracles ! En même temps s'achève l'hégémonie de l'écriture : l'« audio-visuel » travaille vite et puissamment à l'instauration d'une nouvelle culture homogène.

Tout cela semble vrai de notre continent. Mais qu'en est-il des autres ? En Afrique, le colonialisme avait inauguré un état culturel dualiste, mais sur une bien petite échelle. La décolonisation en fait un problème pour les masses elles-mêmes. Ainsi, tandis qu'en Europe se liquident les civilisations dualistes, elles s'instaurent dans tous les pays sous-développés. La Chine communiste semble bien affronter délibérément ce nouveau problème par sa « révolution culturelle », où une culture unitaire, monolithique est demandée aux écrits d'un seul homme, comme naguère à ceux de Confucius.

Quant au Nouveau Monde, des problèmes d'archéocivilisation ne se posent guère que pour l'Amérique latine, où les croisements avec les populations autochtones ont été importants. On le voit, l'Ethnologie européenne est et sera originale, puisqu'elle a ses tâches spéciales. L'esquisse générale d'évolution de civilisations que nous venons de tenter est surtout valable pour notre continent, auquel nous n'avons cessé de nous référer.

MAIS IL EST UN AUTRE ASPECT de notre grande mutation qui n'est pas moins lourd de conséquences culturelles. Jusqu'au 20^e siècle, les sources d'énergie que l'homme s'est annexées étaient simplement ses auxiliaires en ce que sa propre force musculaire demeurait toujours au premier plan. Il en était ainsi quand le Néanderthalien chassait les fauves hors des cavernes, tison en main ; quand le héros d'Homère menait ses coursiers à la bataille ; quand le marin hissait ou carguait sa voile ; quand le forgeron modelait à grands coups le fer rougi dans son fourneau.

La poudre à canon avait déjà menacé cette suprématie du facteur humain, surtout depuis qu'elle avait armé l'arquebuse, le mousquet. Mais jusqu'à la bombe atomique, les états-majors comptèrent surtout sur la poitrine du combattant — et nous le firent bien voir de 1914 à 1918.

Désormais, le facteur humain compte de moins en moins dans la production industrielle. A la campagne, l'homme conduit des tracteurs. Comme je parlais de cet état de choses devant les 150 ingénieurs d'une importante entreprise parisienne, le Président-Directeur me répondit que, dans les frais généraux de ses produits, l'homme ne comptait plus que pour 5 %, et parfois même 3 %. Inexorablement, notre corps est éliminé de nos activités productives.

Et pourtant il continue d'exister, avec ses besoins. Aussi le sport est-il né au temps même où disparaissaient les manufactures. Le corps fait cavalier seul, et pas toujours de façon aussi recommandable : dans tous les pays industrialisés, et quel qu'en soit le régime politico-social, la jeunesse a manifesté un goût nouveau de la violence pour la violence. La passion pour les chants frénétiques a pris souvent un aspect d'hystérie collective ; de jeunes chanteurs sont devenus des « idoles » en quelques mois. En même temps nos civilisations urbaines se sexualisent de plus en plus. L'activité sexuelle est devenue plus précoce de façon inquiétante, la puberté des filles commençant un an plus tôt qu'il y a quarante ans. La virginité jusqu'au mariage, jadis de règle, sera peut-être, dans quelques lustres, exceptionnelle dans les pays occidentaux.

Moins inquiétant certes, mais non moins symptomatique, est le besoin de la jeunesse, en tous pays, pour le jazz, la musique rythmique. On a pu prétendre avec raison qu'elle est, de nos jours, un moyen d'expression international. Or, ce goût fondamental du rythme musical coïncide avec la suppression des rythmes humains qui scandaient les travaux lorsqu'ils étaient accomplis par des moteurs musculaires⁶. Cette élimination des moteurs humains est, à mon sens, la raison profonde de la décadence des traditions populaires.

L'ethnologue ne saurait donc manquer de rechercher les effets culturels de la réduction rapide de *la part de l'homme* dans les processus de production. On parle beaucoup de la nécessité d'un nouvel humanisme. Encore faudrait-il

6. Cf. Karl Bücher, *Arbeit und Rythmus*. 3. Auflage. Leipzig, 1902.

avoir fait objectivement le bilan de la place que notre seconde révolution énergétique fait à l'homme, et des rôles qu'elle lui réserve. Tout cela ne peut être clairement aperçu que sur un arrière-plan de Préhistoire, de Protohistoire et d'Histoire. Si l'on prétendait ignorer ces disciplines, on ne saurait poser correctement les problèmes culturels modernes.

JE PRÉVOIS CERTES que cette dernière exigence rencontrera quelque réserve de la part de bien des confrères. Beaucoup d'excellents esprits ont consacré déjà une partie de leurs existences à s'informer de cultures exotiques, et des aspects archaïques de nos sociétés contemporaines. Leur proposer d'aborder des champs aussi lointains que notre Protohistoire est bien fait pour leur inspirer un mouvement de recul. Et pourtant c'est la Protohistoire européenne, plus encore que le Moyen-âge, qui rend vraiment compte des affinités — mieux : des analogies, voire des identités — entre les faits ethnographiques des divers pays d'Europe. C'est ainsi que le détail même de certaines cérémonies estivales, en Hongrie, en Allemagne, comme en Champagne est trait pour trait comparable. Ces parentés insoupçonnées expliquent le fait que les prisonniers de guerre de l'un ou l'autre camp, lorsqu'ils étaient envoyés dans des fermes, n'éprouvaient guère de difficulté à s'adapter aux travaux, malgré l'ignorance de la langue : les genres de vie paysans étaient les mêmes à travers le continent.

Il n'y a là aucun mystère pour le protohistorien. Longtemps avant les vagues indo-européennes successives, l'Europe fut mise en culture, du 5^e au 3^e millénaire, par des colons néolithiques ayant mêmes techniques, mêmes structures sociales, mêmes usages⁷. Ensuite, les Indo-Européens nous unirent de nouveau par d'autres traditions foncièrement communes. Tout cela est encore peu apparent à nos yeux, par suite de nos cultures littéraires, qui élèvent entre les Européens des barrières linguistiques, et font commencer toute civilisation avec les auteurs classiques. Mais nous, ethnologues, ne devons pas en être dupes. Nous devons savoir que les civilisations classiques furent dualistes, et que leurs strates inférieures, paysannes, étaient homogènes au travers de notre continent.

Faisons le point. L'Ethnographie enregistre les faits. L'Ethnologie tend à les comprendre. Ethnologues européens, nous avons affaire à des stocks humains chargés d'un des passés culturels les plus lourds et les plus divers, bien que foncièrement apparentés. L'ignorer serait nier que nos sociétés en gardent l'héritage trop souvent inconscient, — donc falsifier partiellement le présent.

D'autre part, ce présent de nos ethnies européennes est déjà en partie l'objet d'étude normal des économistes et des sociologues. Gardons-nous donc

7. Grahame Clark and Stuart Piggott, *Prehistoric Societies*. London, 1965; et Stuart Piggott, *Ancient Europe*. Edinburgh, 1965, pour ne citer que les plus récents manuels en langue anglaise.

de revendiquer ce qu'ils ont déjà toute qualité pour observer : laissons-leur le très vaste domaine des applications scientifiques et des réglementations étatiques. Mais soyons dûment informés de ce qu'ils constatent, et complétons ce tableau partiel en observant et consignait tout ce qui subsiste des cultures traditionnelles.

Là ne s'arrête pas la tâche d'une Ethnologie : il faut analyser, expliquer cette archéocivilisation. A propos de chaque aspect d'une tradition, nous devons nous demander à quel genre de vie passée elle se rattache. Chaque tradition devra ainsi faire l'objet d'une *stratigraphie culturelle*⁸. Telle forme de coiffe procède du 16^e siècle. Telle ceinture cloutée de cuivre a ses prototypes dans les modes hallstattiennes. La fabrication d'un joug de bœufs à coups de hache date de l'Age du Bronze. Les cérémonies de fin de moisson datent du Néolithique, ainsi que l'obligation pour riches ou pauvres de se répartir dans les classes d'âge.

Si étrange que cela puisse paraître, une telle stratigraphie culturelle nous permettra de mieux comprendre les évolutions en cours. Ayant rattaché diverses traditions à certains genres de vie passés, nous pourrons voir dans nos genres de vie modernes ce qui a dévalué tel usage, ce qui en tolère tel autre. Nous pouvons ainsi espérer comprendre *de l'intérieur* les mécanismes des transformations actuelles, auxquelles nous participons sans encore pleinement les dominer.

TOUTE CIVILISATION est une tendance spontanée vers la cohésion, l'intégration, la synthèse. Mais cette tendance s'exerce sur des éléments disparates, voire sur des antagonismes. Il en est ainsi dans tous les secteurs culturels. Nos structures sociales contiennent des antagonismes, ainsi que nos structures économiques ; nos techniques en pleine évolution se contredisent, et nous peinons à y mettre bon ordre ; de même pour nos sources d'énergie. Et que dire de nos structures spirituelles, qui étalent tous les disparates ?

Nos remarques nous ont déjà montré que nos principaux déséquilibres culturels proviennent du remplacement des traditions par les applications scientifiques, qui prennent l'aspect d'une véritable révolution énergétique. A cette révolution, ni nos structures sociales, ni nos structures mentales n'ont été préparées. Il nous faut reconnaître les voies et moyens d'une civilisation future. Elle suppose la libre adhésion collective à une nouvelle harmonie entre toutes les structures culturelles, comme les sociétés passées en ont déjà connu au temps des cultures primitives, puis au temps des grandes fois.

En étudiant la vaste mutation présente, et en l'éclairant par les anciennes mutations culturelles que révèle l'Archéocivilisation, l'Ethnologie européenne peut contribuer à la genèse de cette *science de la civilisation* dont le monde moderne a le plus urgent besoin.

8. Cf. L'archéocivilisation et la stratigraphie culturelle. *Antiquités nationales et internationales* (Paris), vol. 4 (1963), pp. 25-31.